

ELIE DIODATI-GALILÉE

LA RENCONTRE DE DEUX LOGIQUES

Stéphane Garcia

On connaît l'importance du rôle qu'a joué Elie Diodati (1576-1661) dans la diffusion de la pensée de Galilée après la condamnation de 1633. Aussi, je n'en rappellerai ici, succinctement, que les principaux résultats: la remarquable édition strasbourgeoise du *Systema cosmicum* (1635), ouvrage de combat copernicien qui rassemble, autour de la traduction latine de l'infortuné *Dialogo*, des textes de Kepler et Foscarini; la parution, l'année suivante, de l'édition *princeps* de la *Lettre à Christine de Lorraine* en version bilingue italien-latin, dont la préface composée par Diodati constitue la première défense publique du savant condamné; la publication des *Discorsi* à Leyde en 1638, rendue possible par son intercession auprès de l'imprimeur Louis Elzevier; la tentative, menée en vain mais non sans persévérance entre 1635 et 1640, de faire reconnaître et adopter par le gouvernement des Provinces-Unies la méthode galiléenne de détermination des longitudes en mer.

Quelle position Diodati occupe-t-il pour être en mesure d'apporter une aide aussi efficace à Galilée? Quelles raisons le poussent à l'action? Pourquoi le savant pisan fait-il appel à ses services? Voilà les trois questions principales qui se posent, auxquelles je donnerai des éléments de réponse en mettant en évidence les deux logiques, différentes sinon contraires, qui président à l'action de "l'astre éclatant" et de "son obscur satellite".¹

¹ Expressions employées par Tamizey de Larroque, P., *Les correspondants de Peiresc* [1887], Genève, Slatkine, 1972, t. II, p. 50, qui explique, *ibid.* p. 288, qu'une étude sur Diodati effectuée par ses soins et envoyée en Italie à l'intention de Favaro s'est égarée. Ces circonstances expliquent peut-être le fait que ce dernier n'ait pas consacré de notice à Diodati dans sa série d'articles parus

L'attitude générale de Diodati confinerait aujourd'hui au paradoxe: il se pique en effet d'intervenir dans les échanges intellectuels de son temps, sans pouvoir toutefois se prévaloir d'une quelconque position institutionnelle au sein du monde lettré, ni se ranger dans la catégorie des "auteurs", puisqu'il n'a jamais rien publié de ses (hypothétiques) travaux. Contradiction apparente, résultant d'un long processus d'institutionnalisation du savoir et de la position de ses praticiens: dans le premier XVII^e siècle au contraire, le champ intellectuel reste suffisamment ouvert pour que ceux qu'on appellerait de nos jours des "amateurs" y obtiennent un droit de cité plein et entier (pour autant, naturellement, qu'ils puissent justifier leur appartenance à l'élite intellectuelle).²

La principale raison de cette ouverture tient au fait que l'activité savante, quelle que soit la discipline considérée, suscite de nombreux besoins, dont celui de l'information. Comment, alors qu'il n'existe pas encore de presse périodique spécialisée dans les nouvelles "littéraires", se tenir au courant de l'actualité scientifique internationale, si l'on ne dispose pas de correspondants capables de renseigner sur les travaux en cours ou achevés, et d'expédier les dernières parutions? Toute relation entretenue dans un grand centre typographique devient un précieux allié, dont on sollicite la bienveillance en témoignant sa propre diligence à lui rendre la pareille. De cet intérêt universel naît une économie solidaire à laquelle est associée toute personne encline à se prêter au jeu des échanges. Propriétaire d'une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes,³ Elie Diodati ne se contente pas des

entre 1894 et 1919, *Amici e corrispondenti di Galileo* (réunis par P. Galluzzi, Florence, Salimbeni, 1983, 3 vol.), malgré ses recherches préliminaires ("Documenti inediti per la storia dei manoscritti galileiani nella Biblioteca nazionale di Firenze", in *Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche*, 18, 1885, p. 25-31; "Galileo e Diodati", in *Memorie del Reale Istituto veneto di scienze, lettere ed arti*, 22, 1888, p. 851-871). Seul R. Pintard a mené une réelle recherche biographique sur ce personnage dans sa thèse (*Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Boivin, 1943, rééd. Genève, Slatkine, 2000, p. 129-131 et passim), mais dans les étroites limites qu'autorisait son sujet. Je me prête aujourd'hui à cette "prospezione sistematica" qu'appelait de ses vœux notamment J.-M. Gardair ("Elia Diodati e la diffusione europea del *Dialogo*", in Galluzzi, P. (éd.), *Novità celesti e crisi del sapere*, Florence, Barbèra, 1984, p. 392), dans le cadre d'une thèse de doctorat dont certains éléments ont fait l'objet d'une publication préliminaire: "Elie Diodati, agent de la République de Genève à Paris", in *Revue du Vieux Genève*, 1998, p. 6-15; "Tra rete familiare e *Respublica literaria*: l'itinerario di Elia Diodati", in Adorni-Braccesi, S. et Sodini, C. (éd.), *L'emigrazione confessionale dei Lucchesi in Europa*, Florence, Edifir, 1999, p. 97-106; "L'édition strasbourgeoise du *Systema cosmicum* (1635-1636), dernier combat copernicien de Galilée", in *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, 146 (2000), p. 307-334.

² Docteur en droit, avocat au parlement de Paris, Diodati maîtrise, hormis le français, l'italien (sa langue maternelle), l'allemand (appris lors de séjours d'études à Bâle et Heidelberg), et les trois langues de l'érudition, le latin, le grec et l'hébreu.

³ A propos de sa bibliothèque, dont je n'ai pu retrouver d'inventaire, on possède le témoignage du P. Louis Jacob qui rapporte dans son *Traité des plus belles bibliothèques publiques et particulières qui ont été et qui sont à présent dans le monde*, Paris, Rolet Le Duc, 1644, t. II, p. 507-508, que celle de Diodati "est garnie de livres curieux de diverses sciences et langues". Cet ouvrage ne recense que les bibliothèques de plus de trois mille volumes ("Au lecteur", sign. év).

nouveautés ou curiosités exposées dans les échoppes des libraires de la rue Saint-Jacques, à Paris: il se crée, en particulier grâce à ses voyages, un réseau de relations d'échelle européenne lui permettant de se tenir parfaitement au fait de l'actualité et, partant, d'user de cette capacité d'information comme d'un capital au sein de la *Respublica literaria*.⁴

L'historiographie a longtemps traité cette dernière expression, fréquemment employée dans la correspondance de l'époque, comme une vague façon de dénommer une communauté intellectuelle internationale dont on ne niait pas qu'elle possédât une forme d'existence à travers ces réseaux d'échanges très denses, mais que l'absence d'organisation formelle, institutionnelle, empêchait de considérer comme véritablement opérante. Des études récentes permettent de corriger ce jugement en analysant de plus près l'imaginaire véhiculé par le concept de République des lettres et ses modalités d'application:⁵ "grand rêve jamais réalisé mais toujours réalisable",⁶ la République des lettres doit être considérée comme une sorte d'idéologie visant à développer le sentiment communautaire des savants et à leur faire prendre conscience qu'ils forment, dans l'esprit corporatiste caractéristique des sociétés d'Ancien Régime, un "corps des gens de lettres",⁷ unis par et dans le savoir, par-delà les divisions linguistiques, nationales et confessionnelles. Que cette représentation collective, élaborée par les humanistes, ait séduit et engagé leurs successeurs de la première moitié du XVII^e siècle à travailler eux-mêmes à sa réalisation, l'analyse des faits et gestes de Diodati le montre de manière exemplaire.

De fait, son action semble guidée par le souci de promouvoir la communication sous toutes ses formes. Diffuser l'information à l'échelle européenne est l'une des principales tâches qu'il s'assigne et dont il s'acquitte avec une compétence reconnue par ses amis.⁸ Souhaitant aussi jouer un rôle d'animateur, il

⁴ Il m'a été possible, en particulier sur la base d'un corpus de 291 lettres (dont 170 totalement ou partiellement inédites) envoyées ou reçues par Diodati, de reconstituer un réseau personnel d'environ quatre-vingts personnes. Parmi ses connaissances et/ou correspondants figurent notamment: aux Provinces-Unies, Grotius (réfugié à Paris dès 1621) et Christian I Huygens, connus l'un et l'autre en 1612 à l'occasion d'une ambassade française d'Eustache de Refuge à laquelle Diodati participa officiellement; Hortensius; Constantin Huygens. En Italie: Domenico Molino, Cremonini, Liceti et Micanzio à Venise, Galilée puis Viviani à Florence, Antonio Santini, Campanella (correspondant dès 1632, connu personnellement à Paris dès 1634), Naudé et Bouchard à Rome; en Allemagne, Bernegger (Strasbourg), Schickard (Tübingen), Scipione Gentilis (Nuremberg), Lotichius, Zum Jungen et l'imprimeur-libraire Tampach (Francfort) et les Buxtorf (Bâle); en Grande-Bretagne, Patricius Junius, Herbert of Cherbury et Turquet de Mayerne. Sans oublier ses nombreuses relations en France (Casaubon, les frères Dupuy, Gassendi, Peiresc, Mersenne, Boulliau) et dans sa ville natale de Genève (Jacques Godefroy, David Le Clerc, Nathan d'Aubigné).

⁵ Voir l'ouvrage de synthèse de Bots, H. et Waquet, F., *La République des Lettres*, Paris, Belin- De Boeck, 1997 (spécialement la bibliographie p. 161-177).

⁶ *Ibid.*, Introduction, p. 6.

⁷ Définition de la République des lettres donnée par Richelet dans son *Dictionnaire* (1680).

⁸ Herbert of Cherbury fait appel à ses services afin d'assurer la distribution de son *De Veritate* (Londres, 1633) "among the prime scholars of Europe" (*The life of Edward Lord Herbert*

ne manque aucune occasion de se proposer comme l'intermédiaire de nouvelles amitiés;⁹ il ne cesse d'encourager les lettrés à publier leurs travaux et s'emploie, le cas échéant, à user de son influence auprès des imprimeurs-libraires pour qu'ils acceptent de les mettre sous presse;¹⁰ il suscite les débats, tout en veillant à ce qu'ils ne dégèrent pas en stériles polémiques.¹¹ Conscient que les ouvrages rédigés en vernaculaire "sont rencoignés dans un angle du monde, qui est une injustice inexcusable"¹², il prêche aussi par l'exemple, pour l'unité linguistique de l'Europe savante, en traduisant lui-même ou en faisant traduire en latin des livres qu'il juge dignes d'une audience internationale.¹³ Toutes pratiques, en bref, qui ont visiblement pour objectif de faciliter l'échange et la collaboration au sein du monde lettré.

Mesurons bien ce qui sépare Diodati du mécène traditionnel: il paie de sa personne plus que de sa bourse –du reste suffisamment confortable pour qu'il vive des intérêts qu'elle rapporte–, et il se considère comme un participant à part entière de cette élite intellectuelle européenne dépositaire d'un savoir dont elle est chargée, à son tour, d'assurer la transmission à la postérité. La fonction assumée par Diodati se rattache aussi à un prestigieux modèle antique: Socrate, l'accoucheur d'esprits qui a légué plus qu'une œuvre, une attitude et une méthode. Nul doute que la figure socratique a suscité plus d'une vocation au sein de la République des lettres; en tout cas, le rôle qu'elle inspire n'est pas dénué de reconnaissance sociale.¹⁴

of Cherbury written by himself, éd. W. Scott, Londres, 1847, p. 52); Gassendi aussi, pour diffuser des relevés astronomiques (voir sa lettre à Diodati du 8 avril 1636 dans *Opera omnia*, Lyon, 1658, t. VI, p. 85-90); ou encore Naudé, pour aider Kircher à trouver des contributeurs dans toute l'Europe afin de compléter son étude sur le magnétisme (voir la lettre de Diodati à Huygens, 28 février 1640, OG, t. XVIII, p. 152), etc.

⁹ Il met notamment en relation Gassendi et Peiresc avec Schickard et Bernegger; H. de Valois et J. Godefroy avec P. Junius; Boulliau avec Buxtorf; Gassendi, Bernegger, Grotius, Boulliau et Morin avec Galilée, etc.

¹⁰ Ces contacts avec le monde du livre sont une pièce essentielle dans ses pratiques d'influence. Il est en relation avec les puissants Elzevier en Hollande, les Cramoisy à Paris, Tampach et Beyer à Francfort (connus lors de sa visite à la foire de l'automne 1628) et "gouverne les plus gros libraires", selon Peiresc, à Lyon et à Genève.

¹¹ Par exemple en demandant à Schickard de dialoguer avec Morin sur le bien-fondé de sa méthode de détermination des longitudes; ou en poussant Gassendi à relever le défi que lui lance Descartes dans ses *Méditations métaphysiques*. Il est par ailleurs le principal artisan de la réconciliation de Gassendi et Naudé avec Campanella. Sur ce dernier point, voir Rizza, C., *Peiresc e l'Italia*, Turin, Giappichelli, 1965, p. 239-273.

¹² Lettre à Lucas Schickard, Genève, 5/15 février 1630 (WLB Stuttgart, Cod. hist. fol. 563).

¹³ C'est notamment le cas du *Sylva sylvarum* (1627) de Bacon, que Diodati fait traduire en latin par un de ses cousins anglais au milieu des années 1630 (entreprise finalement abandonnée). Cet ouvrage comprend en deuxième partie la *New Atlantis*, où l'auteur décrit sa fameuse Maison de Salomon dans laquelle on a vu une justification théorique de la République des lettres et le préambule de la constitution des sociétés savantes étatiques.

¹⁴ Naudé reconnaît en Diodati un mentor et un Socrate (lettre à Diodati, 25 août 1629, dans *Epistolae*, [éd. A. de la Poterie], Genevae, sumptibus I. H. Widerhold, 1667 p. 95); pour

Une meilleure connaissance des réseaux aidant, on commence à s'intéresser de plus près aux laissés pour compte des dictionnaires et encyclopédies tels que Pinelli, Welser, Molino, Peiresc, Cesi, Dal Pozzo, Constantijn Huygens, Hartlib, etc., et à mieux mesurer la renommée et l'influence incontestables dont ils ont joui de leur vivant. Leur point commun, partagé par Diodati, est d'avoir privilégié la forme; leur mérite, d'avoir compris que la qualité du fond dépend étroitement de celle de la forme, car œuvrer ainsi à la mise en place de modalités concrètes de communication, de dialogue et d'échange, revient en effet à réunir les conditions les plus favorables à la collaboration entre savants, et donc au progrès du savoir, auquel tous croient profondément.

La foi dans les vertus de cette dynamique collective a certainement joué dans la décision des frères Pierre et Jacques Dupuy de fonder une académie à Paris, où se réunirent quotidiennement, entre 1617 et 1656, les meilleurs esprits de la capitale.¹⁵ Les témoignages des participants donnent souvent une image idéalisée de ces "conférences", mais derrière les formules de complaisance apparaissent les véritables objectifs de ce cercle: c'est tout d'abord une formidable coopérative de l'information, à laquelle chacun contribue par l'apport de nouvelles qu'il s'est procurées par sa correspondance, actualité politique ou littéraire (au sens étymologique, "polymathique" du terme) qui fait l'objet de discussions collectives. C'est aussi un lieu de travail en commun où, sous l'effet de la "douce conversation", on se "polit" mutuellement (les manières aussi bien que l'entendement). Dans ce cadre, la maïeutique prend tout son sens et l'élaboration des œuvres une possible dimension collective:¹⁶ untel est encouragé à coucher ses idées sur le papier; il est d'usage de confier son manuscrit à ce public restreint pour bénéficier de ses remarques; au bout du processus – ce n'est pas là le moindre des intérêts – on trouve nombre de *promotores* comme les Dupuy eux-mêmes, Diodati, Luillier, Sarrau, Mersenne, Grotius ou Peiresc, prêts à faciliter la publication imprimée et la diffusion de ce qu'ils jugent digne de l'être.¹⁷

Gassendi, Peiresc a joué le rôle de "sage-femme auprès des parturientes" (*Vie de l'illustre Nicolas-Claude Fabri de Peiresc...* [1641], trad. R. Lassale, Paris, Belin, 1992, p. 306).

¹⁵ Sur ce cercle que P. Dupuy lui-même a baptisé du nom d'académie (cf. les témoignages dans *Viri eximii Petri Puteani... Vita, cura Nicolai Rigaltii*, Lutetiae, ex officina Cramosiana, 1652, p. 96-97 et 138), voir Garber, K., "Paris, die Hauptstadt des europäischen Späthumanismus. Jacques-Auguste de Thou und das Cabinet Dupuy", in Neumeister, S. et Wiedemann, C. (éd.), *Res publica literaria, die Institutionen der Gelehrsamkeit in der frühen Neuzeit*, Wiesbaden, Harassowitz, 1987, 2 vol., t. I, p. 71-92 et les références bibliographiques.

¹⁶ Fumaroli, M., "La conversation savante", in Bots, H. et Waquet, F. (éd.), *Commercium litterarium. La communication dans la République des lettres*, Amsterdam, Maarsen, APA-Holland University Press, 1994, p. 67-80.

¹⁷ L'histoire de la publication du *De natura lucis* (1638) ou de l'*Astronomia philolaica* (1645) de Boulliau illustre bien ce processus. Voir Nellen, H., *Ismaël Boulliau (1605-1694). Astronome, épistolier, novelliste et intermédiaire scientifique. Ses rapports avec les milieux du 'libertinage érudit'*, Amsterdam, Maarsen, APA-Holland University Press, 1994, p. 72 et 119. L'académie Dupuy se distingue de l'Accademia dei Lincei par le fait qu'elle ne possède ni pro-

Replacé dans ce contexte, Diodati n'a plus rien d'un apôtre solitaire de la République des lettres. Son rôle d'animateur s'inscrit dans une logique collective produite par deux cadres de sociabilité: l'un, en perpétuelle construction, de la communauté savante internationale; l'autre, de l'académie putéane, expression concrète, à échelle réduite, de cette République des lettres.

Le cas de Galilée montre bien que les projets nourris et mis en œuvre par ces citoyens de la République des lettres n'allaient pas de soi. Non que le savant pisan s'y soit déclaré hostile: il témoigne en fait d'une indifférence certaine vis-à-vis de ses principes et idéaux.¹⁸

Choisir, comme il le fait, de publier la quasi-totalité de ses ouvrages en italien en constitue la marque la plus évidente. Certes, le *Sidereus Nuncius* échappe à cette règle.¹⁹ Mais l'exception jette un doute sur la nature exacte de son souci, annoncé dès le frontispice, d'apporter la spectaculaire nouvelle aux "philosophes et astronomes": ne s'agissait-il pas avant tout de s'assurer la primauté de sa découverte et de recueillir dans toute l'Europe le profit symbolique promis aux dédicataires, les Médicis? Il semble bien, en effet, qu'on en ait privilégié la distribution auprès des cours étrangères, par les canaux diplomatiques, plutôt que dans les réseaux savants.²⁰ Conscient du déficit de diffusion qu'impliquait l'usage de l'italien pour des ouvrages scientifiques, Galilée se montra pourtant fidèle, dans l'ensemble, à son option linguistique.²¹

D'autre part, son attitude à l'égard des savants étrangers renforce cette constatation. Le philosophe et mathématicien du grand-duc de Toscane se montre peu empressé, pour le moins, à se prêter aux échanges. Ses relations avec Kepler sont connues: Galilée ne lui témoigne un certain intérêt que lorsqu'il prend conscience de l'utilité de la caution scientifique offerte par le mathé-

gramme de recherche, ni stratégie publicitaire (aucun ouvrage n'est publié sous son égide). Volontairement plus discrète, elle n'en a pas moins joué un rôle très important durant la première moitié du siècle en réunissant des savants aussi célèbres que Grotius, Gassendi, Mersenne, Saumaise, Hobbes, Campanella et en diffusant, par le biais de certains de ses membres, la pensée de Galilée, Bacon, Sarpi, etc.

¹⁸ L'expression ne lui est pas inconnue: "Io raggiro nella mente cose di qualche momento [i. e. la rédaction de son *Dialogo*] per la republica litteraria" (lettre à Cesi du 9 octobre 1623 OG, XIII, p. 135).

¹⁹ Certaines parties des *Discorsi* sont en latin, mais l'italien prédomine.

²⁰ Voir l'introduction d'I. Pantin à son édition de la *Discussion avec le messager céleste* de Kepler, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. XI-XVI. Voyant la première édition épuisée (550 exemplaires), Galilée songea à en procurer une seconde, mais en italien (lettre à Vinta, 19 mars 1610, OG, X, p. 299). C'est l'édition de Francfort (faite sans l'intervention de l'auteur), parue à l'automne 1610, qui permit à l'ouvrage de connaître une réelle diffusion dans les milieux érudits.

²¹ Voir les articles d'Ann Blair, Isabelle Pantin et Pietro Redondi in Chartier, R. et Corsi, P. (éd.), *Sciences et langues en Europe*, Paris, Centre Koyré-EHESS, 1996. Il ne prit jamais la peine, avant sa condamnation, de traduire ou faire traduire ses ouvrages en latin dans un second temps, en dépit des suggestions en ce sens de Welser à propos des *Lettres sur les taches solaires* ou de certains amis italiens pour le *Saggiatore*.

maticien impérial contre ses détracteurs;²² Scheiner, avant de passer pour un ennemi résolu de Galilée, souhaite enterrer leur différend né de la question des taches solaires et établir un dialogue direct avec lui, mais c'est en vain;²³ Peiresc, qui correspond pourtant avec tout ce que l'Italie compte d'érudits, ne parvient pas à lui faire accepter ses habituelles offres de service;²⁴ Mersenne n'obtient aucune réponse à ses lettres,²⁵ pas plus qu'Adami²⁶ ou Gassendi.²⁷

Cet "italocentrisme" de Galilée relève en premier lieu d'une stratégie aux visées plus "politiques" que scientifiques. Sur fond de rivalité entre *germanitas* et *romanitas*, Galilée se fait fort de donner (ou redonner) du lustre à une science astronomique italienne très en retrait par rapport à sa voisine allemande; parallèlement et en liaison avec l'objectif précédent, son deuxième projet consiste à ramener la doctrine du chanoine Copernic dans le giron de l'Église romaine, tant on peut croire alors qu'elle n'est soutenue que par des hérétiques. Le philosophe en titre du grand-duc de Toscane est conscient de posséder la position institutionnelle adéquate et le talent nécessaire, scientifique comme littéraire, pour mener à bien une double mission historique dont le succès ne peut être sanctionné, à ses yeux, que par le public des cours grand-ducale et papale: c'est donc sur le terrain italien que Galilée fait essentiellement porter ses efforts.²⁸

²² L'enthousiasme de Kepler, qui propose à Galilée une union des mathématiciens en faveur du copernicanisme (1597), se heurte à un long silence avant que ne paraisse le *Sidereus (Discussion avec le messager céleste)*, cit., introduction, p. C-CI).

²³ Dans sa lettre du 6 février 1615 (OG, XII, p. 137-138), il dit souhaiter engager un échange épistolaire avec Galilée et manifeste sa bonne volonté en y joignant un livre; il est vrai qu'il en profite pour demander des tables des révolutions des planètes médicées... Par sa seconde lettre, datée du 11 avril (*ibid.*, p. 170-171, la première est visiblement restée sans réponse), Scheiner lui envoie son livre (*Sol ellipticus*, Ingolstadt, 1615) en lui demandant son avis, positif ou négatif: "Veritas enim uti neminem palpat, ita agnita, grata est: nam quando odium parit, cognita non est, neque ut cognoscatur impetrat".

²⁴ Peiresc tente d'entrer en relation avec lui par l'intermédiaire de Paolo Gualdo en 1614-1615, puis de Giovanni Vittorio de' Rossi en 1618 (OG, XII, p. 403). Les premiers échanges n'auront lieu qu'après la condamnation. Cf. Rizza, C., *op. cit.*, p. 200 et suivantes.

²⁵ Voir l'avant-propos de B. Rochot à l'édition critique par P. Costabel et M.-P. Lerner des *Nouvelles pensées de Galilée* [1639], Paris, Vrin, 1973.

²⁶ Ses deux lettres, du 26 janvier 1617 (OG, XIII, p. 303-304) et du 10 novembre 1617 (*ibid.*, p. 352-353) sont restées sans réponse alors que Galilée se trouve bien à Florence et qu'Adami lui a indiqué un moyen sûr, par deux marchands allemands résidant à Pise, de lui transmettre ses missives.

²⁷ On ne sait pas s'il a répondu à sa première lettre du 20 juillet 1625 (OG, XIII, 275-279), peut-être s'est-il contenté de le remercier par le biais de Diodati, qui s'est chargé de transmettre cette missive avec un mot de présentation (Galilée à Diodati, 20 octobre 1625, *ibid.*, p. 282). Toujours est-il que la deuxième lettre de Gassendi à Galilée est celle du 2 mars 1628 (*ibid.*, p. 395-397), à laquelle Galilée ne répond pas non plus (c'est ce qui ressort de la troisième tentative de Gassendi du 30 août 1630, OG, XIV, p. 139-140). Je n'ai relevé ici que les cas où les ressources archivistiques ne laissent pas de place au doute. Mais rien n'indique non plus que Galilée ait répondu à Tycho Brahe (4 mai 1600, OG, X, p. 79-80) ou Jan Brozek (28 mai 1621, OG, XIII, p. 64-65).

²⁸ Pantin, I., "New philosophy and old prejudices: Aspects of the reception of copernicanism in a divided Europe", in *Studies in history and philosophy of science*, 30, 2 (1999), p.

Néanmoins, aussi absorbante qu'ait été cette tâche, elle ne peut rendre compte totalement du silence auquel se heurtent les lettres des savants étrangers. Si chaque cas demanderait à être examiné à la lumière des circonstances particulières, leur multiplication ne laisse guère douter du fait que Galilée ne trouvait aucun intérêt à ces échanges, ni intellectuel, ni matériel. Convaincu de posséder un "modo di filosofare" différent, il ne manifeste aucune curiosité pour les travaux d'autres savants. Tandis qu'un Kepler passe régulièrement au crible le catalogue de la foire internationale de Francfort, Galilée se contente de parcourir les livres qu'on lui envoie; seuls les ouvrages de ses adversaires bénéficient de sa sourcilleuse attention.²⁹ Deux des principales raisons d'être de la correspondance lettrée, l'échange d'informations et d'idées d'une part, et de livres d'autre part, ne l'intéressent ainsi que très modérément.

Est-ce céder à un psychologisme coupable que de souligner combien Galilée se considère lui-même comme un savant hors pair? De fait, le messenger céleste occupe, dès 1610, un poste aussi prestigieux que bien rémunéré, qui peut légitimement le lui faire penser. De surcroît, si la stratégie du courtisan Galilée a fait l'objet d'études poussées,³⁰ celle du seigneur de la nouvelle philosophie entouré de fidèles disciples et d'admirateurs inconditionnels comme Cesi et les membres de sa *filosofica milizia*, demanderait à être davantage soulignée: encensé, conscient de sa valeur, Galilée est un chef de file, un guide qui aime à être suivi et n'est guère disposé au travail d'équipe.³¹

De cette logique de Galilée, brossée à grands traits, je ne retiendrai ici que l'effet "structurel": son réseau de relations est centré presque exclusivement sur l'Italie. Et lorsque la conjoncture se révèle défavorable pour lui (la mort brutale de Cesi en août 1630 porte un premier coup, suivi de la convocation à Rome en 1632 puis de la condamnation de 1633), Galilée ne peut plus compter sur ses traditionnels soutiens italiens, ni pour l'aider à faire voir le jour à ses travaux inédits, ni pour relever sa *reputazione* bien mise à mal. Cette tâche, on le sait, c'est son ami Diodati qui dès lors la mène à bien en mobilisant son propre réseau de relations.

237-262; *ead.*, "Dissiper les ténèbres qui restent encore à percer". Galilée, l'Église conquérante et la République des philosophes", in Mothu, A. (éd.), *Révolution scientifique et libertinage*, Brepols, Turnhout, 2000, p. 11-34.

²⁹ Favaro, A., "La libreria di Galileo Galilei", in *Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche*, 19 (1886), p. 219-293, recense 521 livres, dont une infime partie provient de l'étranger.

³⁰ Biagioli, M., *Galileo courtier: the practice of science in the culture of absolutism*, Chicago, U.P., 1993.

³¹ Le long silence qu'il oppose à Cavalieri à propos de ses travaux sur les indivisibles me semble fournir un élément de plus dans ce sens, voir Geymonat, L., *Galilée*, Paris, Ed. du Seuil, 1992, p. 234-235. En ce qui concerne ses rapports avec l'Accademia dei Lincei, Westfall, R. S., "Galileo and the Accademia dei Lincei", in Galluzzi, P. (éd.), *Novità celesti e crisi del sapere*, Florence, Barbèra, 1984, p. 198, a souligné à juste titre que "although Galileo identified himself as a Lincean, the Accademia as a community of peers played no role whatever in his life. The reality of his membership is summed up wholly in his personal relationship with his patron, Federico Cesi".

L'avocat parisien apparaît donc comme une carte maîtresse dans le jeu de Galilée, celle qui lui permet de combler son déficit de relations personnelles avec les savants du Nord des Alpes. Mais n'y a-t-il pas contradiction dans la démonstration, à souligner le désintéret de Galilée vis-à-vis de la République des lettres, et à mettre en exergue, parallèlement, l'étroite amitié qui le lie à un Diodati, chantre d'une collaboration internationale des savants? Comment rendre compte de cette relation quasi providentielle?

Elle est largement due à l'initiative et à la persévérance de Diodati. Dès sa première lettre de 1620, Diodati s'offre comme un intermédiaire attentif, prêt à s'employer pour faire publier les ouvrages du philosophe pisan en dehors d'Italie; il peut, de surcroît, se prévaloir d'une amitié commune, celle de feu Jacques Badouère, personnage dont on sait les services qu'il a rendus à Galilée.³² Diodati obtient alors une réponse polie de Galilée –c'est déjà un résultat!– et les choses auraient pu en rester là. Or, dans la chronique des relations entre les deux hommes, il faut rappeler un épisode décisif, révélateur du désir d'investissement de Diodati: la visite que celui-ci rend au savant pisan à l'automne 1626. Ironie de l'histoire, c'est dans un livre dédié au cardinal Antonio Barberini, paru à Rome quelques mois à peine après la condamnation de Galilée, les *Apes Urbanae*, que le bibliothécaire et philologue Leone Allacci relate cette rencontre, vraisemblablement sur la base d'informations transmises par Gabriel Naudé, ami intime de Diodati. On y apprend que les deux hommes ont discuté, pendant treize jours exactement, "de variis naturae arcanis".³³ Longue entrevue s'il en est, pendant laquelle Galilée aura eu tout loisir de comprendre la logique de Diodati, et donc aussi le prix social de son visiteur. Il sait, en 1632-1633, qu'il trouvera en ce Genevois-parisien d'origine lucquoise un allié prompt à le servir.³⁴

³² Dans le *Sidereus Nuncius*, Galilée dit s'être appliqué à restituer le *perspicillum* hollandais dès lors que Jacques Badouère lui en eut confirmé l'existence dans une lettre envoyée de Paris. En 1607, lors d'un séjour à Venise, ce dernier avait déjà déposé en faveur de son ancien professeur contre Baldassare Capra accusé d'avoir plagié les *Operazioni del compasso* (voir OG, II, p. 534-535 et 601). Dans sa lettre de 1620, Diodati apprend à son correspondant qu'il eut connaissance de ses découvertes astronomiques par le truchement de Badouère ("devotissimo suo e mio amicissimo"), avant même la parution du *Sidereus* (OG, XIII, p. 48). Sur Badouère, voir Musarra, F., "Giacomo Badovere e il problema dei 'libertini'", in *Ateneo Veneto*, 11 (1973), p. 121-137; Galilei, G., *Sidereus Nuncius. Le Messager céleste* [1610], éd. critique, trad. et commentaire par I. Pantin, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. XVI-XVII.

³³ *Apes urbanae, sive de viris illustribus, qui ab anno MDCXXX. per totum MDCXXXII. Romae adfuerunt, ac typis aliquid vulgauerunt*, Rome, 1633 (réimpr. anastatique avec une intr. par M.-P. Lerner, Lecce, Conte editore, 1999), p. 119. Voir Cerbu, T. et Lerner, M.-P., "La disgrâce de Galilée dans les *Apes Urbanae*: sur la fabrique du texte de Leone Allacci", in *Nuncius*, 15 (2000), p. 589-610, en particulier p. 598.

³⁴ Galilée est aux abois lorsqu'il rédige sa lettre du 15 janvier 1633 (OG, XV, p. 23-26): il s'apprête à partir pour Rome et doute de revenir vivant de ce voyage qui lui est imposé en plein hiver (le jour même, il dicte son testament). Replacée dans ce contexte, sa lettre alarmante ne pouvait que produire l'effet désiré: inciter Diodati à agir pour sauvegarder son *Dialogo* (pour

Prompt, parce que Diodati ne demande qu'à accoucher les "grandes lumières du siècle", selon sa propre expression, et qu'il ne fait que mettre en œuvre, après 1633, ce qu'il proposait à son correspondant treize ans auparavant. Prompt aussi, parce que de manière générale, ce calviniste semble attiré par les esprits forts d'Italie, condamnés par l'Église de Rome: il ne cache pas son admiration pour d'illustres philosophes renaissants, Pietro Pomponazzi ou Girolamo Cardano,³⁵ mais aussi pour ses contemporains Paolo Sarpi,³⁶ Cesare Cremonini³⁷ et Tommaso Campanella.³⁸ Galilée trouve donc naturellement sa place dans la liste des "hérétiques" secourus par Diodati...

S'il n'y a, de la part de ce dernier, aucune intention d'instrumentaliser le cas Galilée à de quelconques fins politico-religieuses, on ne peut nier en revanche que nombre des contemporains de l'affaire ont fortement ressenti l'absurdité et le danger de la condamnation qui frappait le savant le plus célèbre de l'époque et, à travers lui, une théorie astronomique largement acceptée dans les milieux savants. L'indignation incite certains à défendre, plus qu'un homme, la cause qu'il incarne désormais: celle de la *libertas philosophandi*, indissociable du concept même de République des lettres. L'action menée simultanément et souvent de concert par Diodati, Bernegger, Schickard, Peiresc, Gassendi, Mersenne, Carcavy, Micanzio, etc., tire en effet sa force et son efficacité d'un enjeu plus que symbolique: si la communauté savante internationale ne trouve pas les ressources pour sauvegarder, face aux censeurs, son droit au libre échange intellectuel en son sein, alors elle ne saurait invoquer plus longtemps un esprit de corps. Ce n'est pas le moindre intérêt de cette histoire que de voir Galilée fédérer ainsi, *in fine*, sur le plan européen, la communauté des lettrés autour de sa personne et de son œuvre.

plus de sûreté, Galilée spécifie que cette missive, en cas d'absence de son destinataire, doit être communiquée à Gassendi). Sur ce point et la suite donnée par Diodati, voir mon article "L'édition du *Systema cosmicum...*", cité note 1.

³⁵ Voir Cerbu, T., "Naudé as editor of Cardano", in Baldi, M. et Canziani, G. (éd.), *Girolamo Cardano: le opere, le fonti, la vita*, Milan, Angeli, 1999, p. 363-378, en particulier le passage d'une lettre de Naudé à Allacci cité p. 372.

³⁶ Il cherche à entrer en contact avec lui en 1612 par le biais de Jean Hotman de Villiers; il a diffusé dans les milieux savants son *Histoire du Concile de Trente* (traduite en français puis rééditée en italien par son cousin Jean Diodati) et a participé activement à l'édition posthume à Genève de deux ouvrages, l'*Istoria dell'Interdetto* (1624) et le *Discorso... dell'Inquisizione* (1638).

³⁷ Il va lui faire sa révérence à Padoue avant de se rendre à Florence chez Galilée. Il est probable que Diodati soit à l'origine de la parution chez les Elzevier du *De calido innato* (1634).

³⁸ Avant d'entrer en relation avec lui, il manifeste l'intention, en 1627-1628, de procurer une réédition de son *Apologia pro Galileo* (voir l'introduction de M.-P. Lerner à l'*Apologia*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. CXLV).

